

La tyrannie du silence

Michel Biron

Volume 50, Number 4 (282), November 2008

Arthur Buies, notre contemporain

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34704ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Biron, M. (2008). La tyrannie du silence. *Liberté*, 50(4), 52–57.

La tyrannie du silence

Michel Biron

La vie d'Arthur Buies est un roman passionnant, ce qui explique peut-être que lui-même n'ait jamais senti le besoin d'écrire de fiction. Quelques biographes se sont emparés avec délectation du personnage, d'abord pour condamner l'instable voltairien, puis, après la Révolution tranquille, pour célébrer au contraire ce libre-penseur qui bouffait du curé comme il n'était pas permis de le faire dans le Canada français de M^{gr} Bourget. Rappelons les moments forts : envoyé étudier à l'étranger par son père, qui ne savait plus quoi faire avec ce fils rebelle dont aucun collègue ne voulait, Arthur choisit de lui-même d'aller à Paris plutôt qu'au Trinity College de Dublin. Déshérité, à peu près sans appui financier, il vit en Europe de 1857 à 1862. À Paris, il s'instruit et s'encaille pour le même prix, menant tantôt la vie d'étudiant (il s'essaie sans succès quatre fois au concours du baccalauréat), tantôt la vie de bohème. En 1860, il combat avec les chemises rouges de Garibaldi contre les zouaves pontificaux. Quand il rentre au pays, âgé de 22 ans, il s'empresse de publier dans un journal libéral (*Le Pays*) un hommage à Garibaldi. Le polémiste se déchaîne alors et tire à boulets très rouges sur le clergé, profitant de diverses tribunes, dont ses propres journaux, où il est résolu à combattre par la plume la bêtise qui règne en son pays. Il est au Canada français de l'époque ce que sera Thomas Bernhard à l'Autriche. À côté de ses diatribes, *Refus global* a l'air d'avoir été écrit avec modération. Voyez un peu ces formules péremptoires tirées de son journal *La Lanterne* :

Nous sommes des moutons et, qui le veut, peut nous tondre.

Il n'y a pas de race inférieure, mais il y a dans le monde un peuple qui fait tout en son pouvoir pour démontrer que cette race existe, et ce peuple, c'est nous, et cette race, ce serait la nôtre.

Partout ailleurs la jeunesse a des élans ; ici, elle n'a que des craintes.

On devine aisément ce que les critiques bien-pensants de l'époque ont pu dire d'une prose aussi franchement anticléricale (« Que mon nom soit flétri, j'y consens, mais que le peuple soit enfin arraché à l'odieuse domination, à la succion cléricales »). On devine tout aussi aisément ce que les critiques plus récents ont trouvé de particulièrement rafraîchissant chez un tel chroniqueur qui ne cesse de faire le procès de sa société. Rien à voir avec la prose mesurée et si terriblement terne de la plupart des auteurs canadiens-français du XIX^e siècle. Chaque texte de Buies vibre de toutes parts, chargé d'indignation non retenue. Le pamphlétaire a en outre des idées très modernes, notamment sur la peine de mort (ce « mot affreux ») ou sur le droit de vote des femmes. Mais là n'est peut-être pas l'essentiel. Dans son œuvre de chroniqueur et de pamphlétaire, on sent bien autre chose qu'un penseur ou un journaliste : c'est un caractère, un homme engagé corps et âme dans l'écriture et qui élève la voix comme d'autres respirent. Ses moments de mélancolie sont des crises de désespoir, ses humeurs sont des colères, ses enthousiasmes sont des cris d'extase. Il ne se contente pas de dire calmement quelque chose, de développer une opinion, d'expliquer une idée. Il prend les idées, les opinions et les choses, puis il les malaxe sur plusieurs feuillets et en fait une source d'énergie infiniment renouvelable grâce à laquelle il lance projectile sur projectile au visage du public. C'est parfois répétitif, c'est toujours romantique en diable. L'historien littéraire Berthelot Brunet, qui n'avait pourtant rien d'un conservateur, ne l'appréciera guère, lui reprochant de manquer de proportions et d'avoir gâté son talent à force de se prendre pour Rochefort, ce pamphlétaire du Second Empire auquel Buies empruntera le titre de son journal, *La Lanterne*.

Il y a un peu beaucoup de cela chez Buies, c'est vrai. Il aime écrire avec emphase, il aime exagérer, il aime le pathétique. Mais c'est aussi cette démesure, cette manie de l'emportement, cette horreur de la modération, c'est tout cela qui le rend si attachant et si différent des écrivains de son temps. Quand il écrit, on dirait

qu'il vous parle, qu'il est là devant vous, fier de sa verve et furieux de votre silence. Tout ce qui bouge l'attire, tout ce qui est vivant ou jeune le passionne, tout ce qui est moderne le fascine, de la littérature jusqu'aux chemins de fer et aux grandes villes. C'est aussi un des rares écrivains canadiens-français à manifester aussi ostensiblement sa vie sentimentale. Qui d'autre, à cette époque, nous prend à témoin de ses peines d'amour ? Il en aurait eu trente-trois, selon un de ses biographes. La plus flamboyante est celle qui le pousse à faire neuf jours de train pour se rendre à San Francisco, afin d'échapper au courroux d'un mari et pour se guérir, à la manière romantique, de son « mal d'amour » :

À l'âge où la plupart des hommes ont trouvé une carrière définitive ou du moins une base pour le prochain édifice de l'avenir, moi, pros-
crit volontaire, j'errais encore et j'allais demander à l'inconnu de nou-
veaux mystères et sans doute aussi de nouvelles douleurs.

C'est peut-être paradoxalement parce qu'il plonge tout entier dans son siècle que Buies y a l'air d'un *loose cannon*. Les autres sont plus prudents, plus sélectifs, plus équilibrés (comme le prônera Brunet). Buies est original un peu à la manière de Nelligan plus tard : par excès d'imitation. Il devient un écrivain d'ici non pas en évitant de se mesurer aux œuvres et aux écrits de la France moderne, mais en s'y frottant au contraire sans vergogne. Il est certainement le plus romantique des écrivains canadiens-français, à ceci près qu'il a le génie d'éviter de faire des vers pseudo-hugoliens comme en fera Louis Fréchette. Il met son ambition littéraire au service d'un genre, la chronique, si peu marqué et si peu contraignant qu'il lui donne toute liberté de s'inventer un style bien à lui. La chronique, c'est aussi, par définition, une façon de rapprocher l'écriture et la vie au jour le jour. Buies y excelle, que ce soit en parlant de la piètre qualité du français ou en faisant un portrait saisissant du « vieux garçon » (« Être seul, c'est être avec la mort »). Buies parle de ce qui l'entoure immédiatement, donc de lui-même. Son XIX^e siècle n'a rien à voir avec celui, lourd et compassé, auquel nous ont habitués ses compatriotes. C'est le XIX^e siècle multicolore et toujours émouvant d'une

(mauvaise) conscience extraordinairement éveillée, hantée par le sentiment de sa propre fragilité.

Il arrive plus d'une fois à Buies de changer d'idée. Sa volte-face la plus spectaculaire a lieu en 1879, alors qu'il rencontre le curé Labelle, puis se marie et devient un catholique exemplaire. Il écrit alors des descriptions (souvent remarquables) de diverses régions du Québec, participant au projet de colonisation de son ami curé. Il est tentant (plusieurs critiques l'ont fait) d'opposer ainsi ce Buies seconde manière, nettement assagi, au Buies tonitruant d'avant 1879. Mais ce retournement fait partie pour ainsi dire du personnage, dont la cohérence ne tient pas tant aux idéologies qu'à une certaine mobilité de l'être, toujours sensible au monde présent, en particulier aux lieux qu'il habite. C'est avant tout un écrivain — il a fait de l'écriture son principal gagne-pain à une époque où à peu près personne, au Canada français, ne pouvait vivre de sa plume. Il n'invente pas de fiction, il n'écrit pas de poèmes, il n'élabore pas de système d'idées : il décrit son monde, celui de sa patrie bien sûr, mais en la projetant dans un contexte qui s'étend à l'Europe et à l'Amérique. L'écrivain ne cesse de se situer dans le vaste monde et d'ouvrir les horizons. Ce grand voyageur est aussi lui-même lorsqu'il évoque le « chaos immobilisé » du Saguenay que dans ce texte magnifique où il découvre le désert du Middle West américain (« et au milieu de ce silence immense, de ce désert vide d'où les trois règnes de la nature semblent s'être enfuis, la pensée, qui ne sait pas où se prendre, retombe sur elle-même comme accablée de son propre poids »).

Rien ne désole davantage Buies que le sentiment du vide et l'absence de mouvement. Lorsqu'il s'en prend au clergé, c'est moins ce dernier qu'il attaque que le désert qui l'entoure. Derrière une phrase comme celle-ci : « Il n'y a qu'une chose vivante en Canada, c'est le clergé », il y a l'anticléricalisme, certes, mais il y a aussi autre chose d'infiniment plus actuel, plus cruel et plus troublant sans doute. La phrase dit : supprimez le clergé, et il ne reste plus rien de vivant en Canada. C'est le vide total. Il y a chez Buies une lucidité du regard et une force critique qu'on ne rencontre guère, au XIX^e siècle, que chez le Crémazie de l'exil. Dans une

lettre adressée aux Canadiens français partis gagner leur vie aux États-Unis, Buies explique pourquoi, s'il était eux, il ne rentrerait jamais au pays, où ne les attend qu'un obscurantisme médiéval :

Ah ! Restez, restez dans l'exil. L'exil ! non. L'Amérique n'est pas une terre étrangère pour les vaillants et les libres. Là, pour une idée, pour un mot vrai, pour une parole indignée, vous ne voyez pas s'ameuter autour de vous la noire cohorte des vautours cléricaux qui nous pose le pied sur la conscience, et la déchire quand elle ne peut l'étouffer.

Un siècle plus tard, Jean Larose écrira une lettre qui ressemble étrangement à celle de Buies. L'auteur de *La petite noirceur* répond en 1986 à une étudiante québécoise partie étudier à Manhattan et qui, au terme de son doctorat, se voit offrir deux postes universitaires, l'un à Montréal, l'autre dans la prestigieuse université de Yale. Elle lui demande de l'aider à choisir entre le Québec ou les États-Unis. L'opinion de l'essayiste est la même que celle de Buies : reste là-bas ! Non pas pour des raisons matérielles : ni Buies ni Larose ne se préoccupent de l'argent ou du prestige professionnel en jeu. Tous deux s'en tiennent à la situation culturelle qui prévaut ici et là-bas. Voici ce que Larose répond à la jeune Québécoise :

Quand tu reviendras, si tu reviens, ne t'attends pas à une résistance contre ta nouvelle autorité de la part de tous ces ignorants pleins d'« opinions ». Autour de toi, adversaires et amis se fondront en une seule masse glauque de gélatine. Il s'élèvera de cette lâcheté un chant de sirène qui t'appellera toi aussi vers l'absence de caractère. Tes ennemis ne se sentiront tels que lorsqu'ils ne se trouveront pas devant toi.

Il est assez frappant que, dans des contextes qui semblent à première vue complètement différents, deux essayistes arrivent, à un siècle de distance, à la même conclusion aussi scandaleuse qu'offensante : la liberté, la vraie liberté intellectuelle, n'est pas possible au Québec. Le climat général ne la permet pas, comme

si régnait un despotisme sournois, aussi indétectable que certains produits dopants.

Il ne suffit donc pas, pour penser librement, de se savoir à l'abri de la « tyrannie des baïonnettes », selon l'expression que Buies utilise pour faire ressortir l'étrange apathie de son peuple :

Il y a des pays où l'ordre règne par la tyrannie des baïonnettes; il y en a d'autres où la paix s'étend comme un vaste linceul sur les intelligences. Ici, point de révolte de la conscience ou de l'esprit brutalement subjugué; point de tentative d'émancipation, parce qu'il n'y a ni persécution, ni despotisme visible. Les hommes naissent, vivent, meurent, inconscients de ce qui les entoure, heureux de leur repos, incrédules ou rebelles à toute idée nouvelle qui vient frapper leur somnolence. Dans ces pays, le bonheur pèse sur les populations comme la lourde atmosphère des jours chauds qui endort toute la nature. Ce calme est plus effrayant que les échafauds où ruisselle le sang des patriotes, car il n'est pas d'état plus affreux que d'ignorer le mal dont on est atteint, et, par suite, de n'en pas chercher le remède.

Le danger, chez nous, vient du calme qui règne, non des esprits révolutionnaires ou des lois répressives. Buies a peur de ce qui ne bouge pas, il se méfie du silence des siens. Il me semble que c'est par là, plus encore que par ses idées modernistes ou son anticléricalisme, que Buies est toujours notre contemporain.